

Dans les cavernes de Salomon



Charles Edward Barns

**Gloubik Éditions
2023**

Cette nouvelle a été initialement publiée sous le titre *In Solomon's cavern* dans *The Black Cat* de janvier 1896.



© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Trois hommes se tenaient sur le seuil du *Bohemian Club*, ce lieu de rencontre des hommes du monde venus du monde entier. C'était l'heure de midi, quand la marée humaine dans ce quartier animé de San Francisco est à son comble. Au moment où le groupe était sur le point de se séparer, leur chemin a été temporairement bloqué par une escouade de policiers, qui escortaient une vingtaine de Chinois menottés par paires.

— Quoi de neuf ? demanda l'un des hommes du club.

— Contrebande d'opium, répondit le capitaine de police.

— En parlant d'opium, dit un autre membre du trio en se tournant vers ses compagnons, cela me rappelle une expérience vécue par un voyageur en Terre Sainte, une expérience au cours de laquelle l'opium a sauvé la vie d'un homme.

— Racontez-nous cela.

— C'est une histoire trop longue pour le trottoir, mais si vous voulez bien monter et vous joindre à moi devant un plat de haricots. Je vais tout vous raconter.

« Cela s'est passé dans l'ancienne ville de Jérusalem, déclara l'orateur, après s'être assis dans la salle à manger du *Bohemian*, dont les murs portaient des témoignages pit-

toresques des nombreux « Hauts et bas » de l'histoire du club. Peu de gens savent que le célèbre hameau fortifié se dresse sur une coque rocheuse ; en d'autres termes, qu'il y a une série de merveilleuses cavernes s'étendant sur quelques kilomètres dans une chaîne complexe sous la ville, et qu'un petit trou près de la Porte Dorée de la Terre Sainte, à peine assez grand pour admettre un homme, est la seule issue. Ces cavernes, contrairement aux grottes du Kentucky, ont été faites par l'homme. Les pierres qui en ont été extraites servirent à la construction du Temple de Salomon, juste mille ans avant Jésus-Christ. Le vieux roi employait quatre-vingt-mille hommes pour tailler ces pierres, quarante-mille travaillant le jour et autant la nuit, alors vous voyez qu'il devait y avoir beaucoup de marge de manœuvre, et vous pouvez juger de l'immensité des cavernes actuelles. Vous vous souvenez qu'il est dit dans un passage des *Rois*, que dans la construction du temple « il n'y avait ni marteau, ni hache, ni aucun outil de fer entendu » ?

« Un beau matin de printemps, cet homme dont je parle, qui avait une passion pour les aventures hors des sentiers battus, partit pour ces cavernes avec un fidèle guide drogman, déterminé à explorer les chambres souterraines plus loin que cela n'avait jamais avant lui. En fait, il avait une idée secrète

qu'il pourrait découvrir un passage menant à la salle sous le bassin de Siloé de l'autre côté de la ville ; mais il garda ce plan pour lui jusqu'à ce qu'il atteignit les cavernes et passa plus d'une heure à étudier les marques laissées par les outils des ouvriers de Salomon. Lorsqu'il révéla enfin son plan, le drogman combattit avec la plus grande véhémence une entreprise qui, disait-il, pouvait leur coûter la vie.

« Pas du tout affecté par cette sombre prophétie, qui, en fait, ajoutait un certain goût à l'aventure, l'explorateur prit des repères précis et se dirigea vers ce qui semblait être le point le plus bas de toute la série de cavernes. Ici, à son grand étonnement, son guide s'assit et refusa absolument d'aller plus loin. Il était inutile que son maître essaie de le pousser par l'assurance qu'ils ne pouvaient pas s'éloigner du mur sud, où il espérait trouver un passage reliant au bassin de Siloé. Le vieil homme resta immobile, déclarant qu'aller plus loin, s'ils n'avaient que deux torches et peu de nourriture, signifiait une mort certaine. Il fit même appel à Allah pour qu'il rende la raison à son maître.

« Mais, guide ou pas guide, l'explorateur était déterminé à s'accrocher à son projet comme un chien à un os. À quelques mètres s'élevait une immense corniche qui promet-

tait une meilleure vue sur les profondeurs inexplorées des cavernes. Ordonnant au drogman de rester là où il était assis et de répondre chaque fois qu'il entendrait l'appel de son maître, il prit son bâton et se dirigea vers le rebord, promettant que s'il ne pouvait trouver aucune issue sans aller au-delà de la distance d'appel, il abandonnerait sa recherche. Une fois en route vers la corniche, l'homme s'arrêta et, se retournant pour s'assurer que le drogman avait bien compris son instruction, vit le vieil homme assis comme il l'avait laissé, le bâton de sa torche soutenu par sa poitrine, de sorte que la lumière brillait en plein sur lui, tandis que ses mains, ainsi laissées libres, roulaient une cigarette, cassaient une pilule d'opium et la saupoudraient sur le tabac, selon sa coutume. Avec un grand cri, que le guide rendit dans un profond guttural qui résonna d'une façon décidément fantomatique dans les sombres cavernes, l'homme s'en alla, éclairé maintenant seulement par la flamme de sa propre torche. À peine avait-il atteint la haute corniche que, en voyant une autre plus haut encore, plus loin, il s'élança, appelant à chaque instant, et comme souvent entendant de plus en plus loin le son des encouragements. Soudain, la réponse, 'Aiya !' s'éleva en un cri strident, comme celui d'un animal blessé. Instinctivement, il se retourna et rappela. Il

n'y avait pas de réponse. Un autre et encore un autre cri résonna en vain dans les sombres cavernes. Saisi d'effroi devant quelque affreuse catastrophe, il se précipita par où il était venu. Quand enfin il atteignit son point de départ, il constata, à sa grande surprise, que la lampe du drogman était éteinte ; mais à la lumière de la sienne, il voyait l'homme toujours assis là, dans le creux où il l'avait laissé, debout et immobile. Il lui parla, encore et encore. L'homme ne répondit rien. Puis, poussant sa torche en avant, il aperçut pour la première fois le visage du guide et resta figé de terreur. Le visage de bronze était d'une pâleur mortelle ; la bouche était tirée comme à l'agonie, et les yeux grands ouverts, — si grands que les blancs luisaient dans l'obscurité comme des globes phosphorescents. Au premier contact, l'homme tomba lourdement en arrière. Alors que son maître se penchait pour tenter de soulever le corps, il vit, à son grand étonnement, la torche, qu'il avait mise de côté, vaciller et mourir. Alors il comprit. Ils se trouvaient dans un lac de gaz mortel qui, étant plus lourd que l'air, s'était déposé au fond de la grotte. Il chercha sa torche à tâtons, la trouva et la ralluma, testant le lac de gaz carbonique mortel. Bientôt, il découvrit que s'il baissait la lumière sous ses hanches, lorsqu'il se tenait debout, elle s'éteindrait. Ainsi,

il était à moitié submergé dans un lac de mort, où il n'était en sécurité que tant qu'il se tenait debout. Malook s'était assis et s'était donc littéralement noyé. Prenant une profonde inspiration et la retenant, il se pencha et posa sa main sur le cœur du guide. L'action l'a rendu doublement sûr de la nature mortelle du gaz. Le cœur était immobile, et le sien avait presque cessé de battre pendant le bref instant passé dans le gaz suffocant. Mais, même en présence de la mort et du danger, l'instinct de conservation ne lui fit pas défaut. En un instant, il s'était emparé de la torche du mort, de son sac à dos, de son déjeuner et de son bâton, puis, tout sacrilège en apparence, il avait fouillé ses poches. Il n'y trouva que du tabac et une boîte contenant une centaine de petites boulettes d'opium. Il était sur le point de les remettre à leur place, mais, manquant la poche, il déposa la boîte dans le sien, et se dépêcha d'atteindre un endroit plus élevé et plus sûr. Une fois sur place, il se mit à réfléchir à son prochain plan d'action. Revenir à l'entrée de la grotte après ces kilomètres d'errance serait impossible. Il avait trop implicitement fait confiance à son guide pour cela. Son seul espoir était d'atteindre le bassin de Siloé, dont il était toujours convaincu avec obstination qu'il n'était pas loin, bien qu'il n'y ait aucune trace d'un passage. Avec

cette idée, il repartit, errant sans but, d'abord dans cette direction, puis dans celle-là, pour finalement remonter, évanoui et épuisé, au bord d'un plan d'eau calme. Reconnaisant de cette découverte, il en prit un peu dans ses mains, baigna sa tête brûlante et, comme il avait faim, prit quelques bouchées de nourriture. Enfin, face au danger, comme on l'a dit des généraux célèbres au cœur de la bataille, il s'assit et roula une cigarette. La nourriture et le tabac, accompagnés d'une forte gorgée d'eau-de-vie, renouvelèrent son courage, et il se remit à revoir la situation. De son extrême fatigue, il se sentait convaincu qu'il avait parcouru des kilomètres. Ses jambes lui faisaient plus mal qu'elles ne l'avaient jamais fait auparavant, et cela bien qu'il fût habitué aux escalades les plus dures. En regardant sa montre, il fut surpris de constater qu'il faisait nuit dans le monde au-delà et au-dessus de lui. Satisfait que même s'il s'approchait du passage du bassin l'obscurité le tromperait, il résolut de se reposer là où il était jusqu'au lever du jour. Un inventaire de ses provisions le convainquit qu'il pourrait lutter contre la famine pendant trois jours, mais cela à l'extrême limite. Possédé par ces affreuses pensées, il se coucha, et, vaincu par la fatigue, tomba bientôt dans un sommeil troublé par les rêves les plus horribles. Au milieu d'un de

ces cauchemars, il se réveilla avec un cri qui résonna de façon épouvantable. Le sentiment de désolation était presque insupportable. En effet, si sa torche n'avait pas été allumée, il aurait certainement perdu la raison. Il savait que la folie précédait souvent la mort dans de telles circonstances, et dans son désespoir décida qu'aux premiers signes d'un esprit défaillant, il mettrait fin à son existence avec son revolver. L'affaire était désespérée. Le pétrole et la nourriture étaient bas ; au-dessus de lui s'étendait une croûte de roche de quarante à cent pieds d'épaisseur, à travers laquelle aucun son ou rayon de lumière du monde extérieur ne pouvait pénétrer. Pour tester son courage, il éteignit sa torche, mais constata qu'il ne pouvait pas supporter la torture longtemps, bien qu'il ait décidé de s'habituer à tout prix à la tension de l'obscurité intense et du silence. Le pétrole était désormais aussi précieux que les gouttes de sang.

« Quand enfin sa montre lui apprit que la nuit s'était écoulée, il prit un autre morceau de nourriture et une gorgée d'eau-de-vie, se leva et repartit en restant près du bassin. Pendant qu'il marchait, il entendit un léger bruit, comme celui que fait un poisson qui saute. Ici, c'était enfin une chance de tester sa théorie. Si ce poisson avait des yeux, alors ce lac souterrain était relié au bassin de Si-

loé. Sinon... Au bout d'une heure entière passée à chercher le poisson, il attrapa enfin la chose qui se tortillait dans ses mains et la porta à la lumière. C'était sans yeux ! Dans sa rage, l'homme rejeta la chose laide dans l'eau. Un instant plus tard, cependant, la pensée de la pauvreté de ses provisions l'envoya chercher à tâtons sur les mains et les genoux l'objet de sa colère, qu'il tua et nettoya, le rangeant dans son sac. Il traita de même une énorme chauve-souris qui, effrayée par sa torche, vola si près qu'il l'abattit avec son bâton, la préparant avec autant de soin que s'il s'était agit d'un poulet. Pour tout ce qu'il savait, ses quelques gouttes de sang pourraient être le moyen de préserver sa vie.

« Pendant trois jours et trois nuits, il s'éloigna de cette mare, mais chaque fois il y remonta, comme poussé par le destin. Heureusement, il lui était impossible de retrouver le chemin du corps du guide ; cette présence visible de la mort aurait sans aucun doute éteint la dernière étincelle de sa propre vie. Or, d'heure en heure, il sentait ses forces s'affaiblir, jusqu'à ce que finalement ce ne soit que par un suprême effort qu'il pût se traîner. À ce moment-là, il s'était tellement habitué à l'obscurité qu'il n'allumait sa torche que sous la contrainte, déterminé à conserver son huile pour une éven-

tuelle urgence. C'est pendant qu'il cheminait à tâtons, sans lumière, dans l'obscurité, qu'un rat traversa son chemin, si près qu'il le frappa et le tua. En le sentant, il a constaté qu'il semblait prospère, tandis que ses joues étaient remplies de ce qui s'est avéré à l'examen être des grains de céréales. Cette découverte, cependant, ne fit qu'aggraver son abattement, car elle le convainquit que même la vermine connaissait le secret du passage qu'il était le seul à ne pouvoir découvrir. Puis, poussé à l'une des extrémités auxquelles sont réduits les désespérés, il écrivit un message au monde, passa une demi-journée à attraper un autre rat, lui attacha le message et le libéra, riant cependant de sa propre folie.

« Et maintenant commença l'époque de son existence souterraine où non seulement sa force physique mais aussi son esprit lui-même lui manquèrent rapidement. D'heure en heure, ses excursions à la recherche du passage mythique devenaient de plus en plus courtes, et l'idée d'un quelconque pays au-delà de ce sombre gouffre s'évanouissait de plus en plus dans la région des rêves. Finalement, il renonça à toute lutte active et resta pendant des heures dans un état de demi-transe, réveillé seulement occasionnellement par les affres de la faim plus aiguës. Dans cet état, il perdit tout repère du jour et de la

nuit, bien qu'il ait toujours avec lui le moindre enregistrement des heures. Même dans cette demi-stupeur, cependant, il remarqua qu'il y avait de temps en temps un étrange mouvement de l'eau pendant une certaine période dans les vingt-quatre heures, et que pendant la même durée il y avait un calme absolu. Dans l'un de ses intervalles de veille, il lui vint soudain à l'esprit, bien qu'il ne pût expliquer pourquoi, que ce phénomène était en quelque sorte lié au jour et à la nuit. L'idée que ces étranges tremblements périodiques à la surface du lac pourraient fournir l'indice de cette issue longtemps recherchée vers le monde d'en haut le poussa à un dernier effort. Se traînant vers l'autre extrémité, d'où les ondulations commençaient, il fut récompensé par un aperçu de ce qui semblait être un fil mince s'étendant du plafond directement dans le lac, et qui s'est avéré à l'examen n'être rien d'autre qu'un tube de fer de quelque quatre pouces de diamètre. Cette touche de métal froid l'excitait comme une pile électrique. Ce tuyau donc — ce fil ténu — ce tube de puits — était le seul trait d'union entre lui et les habitations de l'homme. Mais comment pourrait-il faire usage de ces connaissances ? La solution de ce problème ne est venue que lorsque, après presque une heure passée accroupi, l'oreille collée au tube, il entendit

distinctement la pompe fonctionner au-dessus de lui, et vit l'eau remuer comme il l'avait vue si souvent. Ce son alla à son cœur comme le cri de guerre à celui du soldat. Pour une raison quelconque, il était sûr que le tube serait son salut. Jetant ses chaussures et ses chaussettes, il descendit dans l'eau glacée et, avec ses pieds, il chercha le tuyau jusqu'à ce qu'il trouve le bout et sente l'eau s'écouler. Puis il retourna à sa demeure, où il sombra, épuisé de joie.

« Ce n'est que le lendemain, ou du moins après la longue période de calme qui suivit, qu'il put se commander suffisamment pour écrire la note suivante à la lumière des dernières gouttes d'huile restantes :

« 'Je suis dans la caverne sous la ville. C'est le quatrième ou le cinquième jour de ma mise au tombeau. Mon guide, Iesa Ma-look, est mort. Comme lui seul connaissait la sortie, je suis perdu. Pour l'amour de Dieu, venez à la rescousse ! Apportez ça au consul général. Il comprendra tout. Ne perdez pas de temps. Toute ma nourriture et mon huile sont épuisés. Je ne peux pas vivre beaucoup plus longtemps.'

« Ce message urgent, il le signa, l'enveloppa dans un lambeau de mouchoir, l'attacha au bouchon de son flacon maintenant vide, et dans l'obscurité totale, il s'est traîné

jusqu'au tube du puits. Puis il sauta dans le lac avec le précieux message, et, suivant le cours du tuyau, tint le paquet sous le bout, et le sentit quitter sa main et s'élever à travers le tube vers le pays du soleil et de la liberté. Bien que presque tué par le choc de l'eau glacée, il regagna son lieu de repos, triomphant. Il sentait en quelque sorte qu'avec le premier pompage d'eau, son message devait tomber, attirer l'attention de ses sauveteurs inconnus, et que dans quelques heures au plus, il serait secouru. Mais il avait malheureusement mal calculé. Pendant trois jours, il vécut des petites boulettes d'opium qu'il avait prises sur le corps de Malook. À cette époque, sa nourriture était tout à fait épuisée, et l'effet de l'étrange drogue fut de le plonger dans les rêves éveillés les plus effrayants et les plus fantastiques. Une fois, il rêva qu'on le garrottait pour le meurtre de Malook ; et la vision était si vive qu'il se sentait convaincu qu'une telle fin l'attendait réellement s'il retournait dans le monde d'en haut et priait pour une mort immédiate. Bientôt, il fut obligé de doubler la dose, afin de diminuer le rongement de la faim, et la grâce salvatrice fut bientôt réduite à la provision d'une journée. Ces pilules étaient son dernier réconfort. Une fois finies, il décida de se suicider. En dégainant son revolver, cependant, il s'aperçut que, usant de toutes ses

forces, il lui était impossible d'actionner le chien. Il ne restait donc plus qu'à avaler les trois pilules restantes, ce qu'il fit, dans l'espoir qu'elles pourraient en finir. Cela fait, il resta immobile et, écoutant le rythme de son cœur qui battait de plus en plus loin, il sombra dans un sommeil qu'il pria et croyait être le dernier.

« Lorsqu'il se réveilla, il était couché sur les pentes herbeuses de la vallée du Cédron, non loin du tombeau d'Absalom. C'était le crépuscule et, au soleil couchant, le mont des Oliviers brillait comme une pyramide de feu. En regardant autour de lui, il vit que le corps de Malook gisait à ses côtés. Autour de lui se tenait un groupe étrange, tous conversaient dans des langues étrangères, des Juifs avec des robes jaunes et noires, des pèlerins russes, des Bédouins en écarlate et des touristes anglais en casques de liège. Soudain quelqu'un se pencha sur lui. C'était le consul. Une grande joie éclaira son bon visage, tandis qu'il s'écriait : 'Bon Dieu !... il a ouvert les yeux... il respire !... il vit ! C'est un miracle... rien de moins qu'un miracle !'

« Oui, conclut l'orateur en avalant délibérément deux pastilles tirées d'une petite boîte de la taille d'un dé à coudre qu'il avait tranquillement extraite de la poche de sa veste en parlant, l'opium sauva cet homme

de la famine, mais il a fait de lui un opio-
mane à vie.